46

Enfin, une vraie révolution !

[Qu'ils aspirent à l'honneur d'être libres, ces anciens Belges que César distinguait parmi tous les Gaulois » Tous leurs voisins ont intérêt à leur indépendance. (Mirabeau)]

Pareille à un enfantement, une révolution ne se fait pas sans souffrances. La Révolution française n'échappe pas à cette règle. Ses pages de gloire, qui sont incontestables, sont souillées, hélas ! par des crimes sans nom. Ceux qui font les révolutions forment un amalgame hétéroclite d'individus où se coudoient idéalistes, aventuriers, mouchards et profiteurs, sans oublier la racaille. Si, par une manière de synecdoque, la prise de la Bastille est historiquement attribuée au peuple de Paris, c'est, en effet, la racaille qui fit le coup, sans grands risques d'ailleurs, pour le plaisir toujours vivace de démolir quelque chose et la joie mauvaise de promener des têtes au bout d'une pique. Mais ce sont aussi les soldats de l'an II, ces soldats en guenilles, qui ont bousculé les troupes aguerries de l'Autriche en chantant la Marseillaise.

Les Belges – on commence enfin à parler des Belges – ont accueilli les Français avec enthousiasme.

Dame ! ce sont des révolutionnaires victorieux ! Et puis, ils sont si éloquents ! Leurs phrases ont des ailes qui emportent l'imagination. Dès avant Jemappes, Dumouriez y est allé d'un manifeste débordant de générosité : « Nous entrerons incessamment sur votre territoire pour vous aider à planter l'arbre de la liberté, sans nous mêler en rien de la constitution que vous voudrez vous donner », et Paris n'est pas moins admirable : « La Convention nationale déclare au nom de la nation française qu'elle accordera fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté ».

Les Belges, du moins ceux qui savent lire, sont fort sensibles à cette prose généreuse. Après les libelles – combien mesquins ! – des vonckistes et des statistes, voici le souffle large, la voix authentique de la Révolution ! Les apprentis sorciers, ulcérés de leur défaite, reprennent courage. Ils ont été malhabiles et peu intelligents, mais ils l'oublient, ou ne s'en doutent même pas. Aujourd'hui, ils se sentent solidaires de ces révolutionnaires triomphants. Ils fêtent donc les Français, les statistes aussi bien que les autres, tant est grande leur haine de l'Autriche. On plante partout des arbres de la liberté, on se coiffe de bonnets phrygiens, on arbore des cocardes tricolores, non point le rouge-jaune-noir de la Révolution brabançonne, mais le bleu-blanc-rouge de la française…

Cependant que Dumouriez s'occupe à « délivrer » les Hollandais promus Bataves, la Convention nationale supprime les barrières – « qui fermaient l'entrée de l'Escaut à ceux au bonheur desquels il était destiné par la nature » – et une flottille française, narguant les forts hollandais, remonte hardiment le

fleuve. « La possession d'Anvers double les forces de la France » dit-on à Paris. Et les Anversois jubilent. La ville est illuminée, et au cours du banquet offert aux officiers français on chante la *Marseillaise* et *O*ù *peut-on* être *mieux* de Grétry. Tous les Belges font chorus, sauf van der Noot, décidément indécrottable, qui de son exil anglais désapprouve la mesure !

À Bruxelles, d'où les gouverneurs généraux se sont enfuis une fois de plus, le théâtre participe à l'allégresse générale et les spectacles sont donnés par les « Comédiens réunis des républiques française et belgique ». On parle beaucoup de cette république belgique et il semble bien que l'ambitieux Dumouriez veuille favoriser la création d'un état indépendant dans lequel il jouerait volontiers un rôle. Mais il a compté sans Paris. Malgré son désir de ne rien brusquer, voire même de s'entendre avec les habitants, il lui faut obéir aux ordres de la Convention. Pour celle-ci, un besoin impérieux : il lui faut de l'argent et il n'y a qu'un moyen de s'en procurer, c'est de le prendre là où il se trouve. Cette solide vérité digne de monsieur de La Palice soutient les voleurs comme les gouvernants, avec cette nuance que ces derniers y mettent quelques formes. Les Français ne s'en font pas faute : « Paix et fraternité à tous les amis de la liberté, guerre aux lâches partisans du despotisme ; guerre aux châteaux, paix aux chaumières ! » Admirable formule ! Elle remplit d'aise les déshérités et permet de transformer en partisans du despotisme un ennemi ou un simple gêneur, l'un comme l'autre tôt dépouillés de tout par stricte vertu, en l'honneur de la République une et indivisible. Heureux encore s'ils ne sont pas tenus pour conspirateurs ! Ceux-là,

les mandataires républicains les menacent en style héroïque : « Conspirateurs, tremblez ! Soixante mille hommes sont devant vous et dévorent les tyrans de la Hollande. Le Lion de la Belgique, Dumouriez, a l'œil sur vous ; il vous observe, et son bras terrible est levé. Derrière nous sont vingt-cinq millions de bras libres ; un seul suffit pour vous écraser ».

Cette vague de suspicions et de délations calme rapidement l'enthousiasme des Belges, déjà très entamé par les réquisitions, les impositions de guerre et surtout par le cours forcé des assignats. Comme les Belges ont eu de tous temps le sentiment fort près de leur bourse, ce papier-monnaie a le don de les indisposer très fort. Aussi, quand ils sont invités à se prononcer sur la forme de leur gouvernement font-ils preuve d'un esprit si déplorable que les Français se voient obligés d'intervenir : Bien entendu, la suite des opérations leur est nettement favorable. Beaucoup d'électeurs, conscients sans doute de leur déficience politique, s'abstiennent, et le noyau ardent des convaincus exprime le vœu de voir leur pays annexé à la France.

Entre-temps, les autorités n'épargnent aucun effort pour apprendre aux Belges à penser droit. Le pays regorge d'émissaires. On fonde partout des clubs où se dispense la bonne parole. Dans un rapport, on peut lire : « Nous avons évangélisé partout : sur les places, aux clubs, aux estaminets, au théâtre. Nous n'avons négligé aucun de ces ressorts, puérils en apparence, mais dont s'empare le philosophe, et toujours puissants sur une multitude grossière ». 1